

il vit sur le trottoir, à deux pas de lui, une chose blanche qu'il s'empressa de ramasser : c'était un mouchoir de batiste, appartenant sans doute à l'inconnue. Il baisa respectueusement ce mouchoir et le mit dans sa poche, se promettant de chercher à connaître sa généreuse bienfaitrice. Pressé par le besoin, et surtout par le désir de soulager son père, il courut chercher quelques provisions.

Pendant que l'indigent priait et pleurait auprès d'une borne, et que la jeune mère courait, la nuit, chercher des nouvelles de son enfant, une autre scène non moins émouvante se passait tout près de là, dans une maison de la rue Bourg-l'Abbé. Au sixième étage, dans une petite chambre sous les toits, était un homme encore jeune, mais usé par la misère et par la maladie ; assis sur un peu de paille qui lui servait de lit, il priait avec ferveur ; deux larmes coulaient le long de ses joues amaigries. Le malheureux pensait à son fils, souffrant comme lui d'affreuses privations ; ils n'avaient point mangé depuis la veille.

Tout à coup la porte de la mansarde s'ouvrit avec fracas, et un enfant de douze à quatorze ans se précipita au milieu de la pièce où se trouvait le malade.

— Père, dit-il en déposant les provisions dont il était chargé ; père, Dieu a eu pitié de nous. Nous sommes sauvés et à l'abri du besoin pour quelque temps."

Et l'enfant embrassait son père et le serrait contre son cœur.

Le pauvre père recevait ses caresses sans beaucoup de joie, craignant d'être le jouet d'une illusion ; cependant il releva la tête et jeta un regard sur l'enfant. Un soupçon affreux était venu lui mordre le cœur ; en voyant entre les mains de son fils une riche bourse, d'où s'échappait au moins vingt pièces d'or, ses yeux se dilatèrent, ses sourcils se froncèrent, et tous les traits de son visage prirent une singulière expression.

— Cet argent, dit-il en se dégageant des étreintes qui le tenaient enlacé, cet argent, d'où vient-il ? Oh ! mon Dieu, s'il était vrai ! Pourquoi ne suis-je pas mort avant d'être témoin de ma honte !

— Que veux-tu dire, père ? eut à peine la force de répondre le pauvre enfant en le regardant d'un air consterné ; que veux-tu dire ?...

— Cet argent ! réponds, réponds vite ; d'où vient-il ?

— Cet argent, reprit le jeune garçon qui commençait à comprendre, je ne sais si c'est un ange du ciel ou une simple créature qui l'a remis entre mes mains. J'étais tombé mourant de faim au coin de la rue ; mes larmes coulaient avec abondance, et c'est machinalement que j'implorais la charité des passants, lorsque je sentis cette bourse tomber sur mes genoux ; je me relevai pour remercier l'ange consolateur qui

venait à notre secours ; mais, hélas ! déjà il avait fui ; son ombre seule se détachait encore dans l'obscur brouillard de la nuit. A quelques pas de moi, je vis briller sur le trottoir quelque chose de blanc : c'était ce mouchoir, au coin duquel sont deux chiffres qui, sans doute, nous aideront à retrouver notre bienfaitrice."

Au fur et à mesure que le jeune homme parlait, la figure du père se déridait et reprenait sa placidité habituelle.

— Firmin, mon ami, tu me dis toute la vérité, n'est-ce pas ? Tu me jures que..."

Il ne put achever ; les paroles expirèrent dans sa gorge.

— Oh ! mon père, s'écria l'enfant avec une dignité qui est l'apanage des cœurs honnêtes ; oh ! mon père !"

Et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Je te crois, dit le vieillard en attirant vers lui son fils et le couvrant de baisers ; pardonne-moi, mon Firmin. Notre misère était si grande, et le besoin est quelquefois un si perfide conseiller !

— Oui, peut-être pour d'autres que votre fils, reprit Firmin ; mais vos bons soins, vos sages conseils et surtout les exemples que vous m'avez toujours donnés me mettent à l'abri de la tentation de mal faire ; j'aimerais mieux mourir.

— Bien, mon fils, très bien ; pense toujours ainsi, et sois assuré que Dieu n'abandonne jamais ceux qui vivent honnêtement et content sur sa bonté. Tu le vois, nous sommes un exemple de cette vérité."

M. de Lambre, — ainsi se nommait ce digne et honnête père, — était un de ces hommes qui ne font jamais bon marché de la vertu. Descendant d'une honorable famille, il avait gardé dans son cœur toutes les saintes traditions du foyer. Peu fortuné, il vivait d'une place remplie avec zèle, quand vint la révolution de 1830, qui lui fit perdre son emploi, unique ressource, pour lui et son fils Firmin, seul fruit d'une union trop tôt brisée par la mort de sa compagne dévouée. Se voyant sans moyens d'existence, il avait mis à profit son petit talent à peindre des écrans pour vivre et continuer l'éducation de son fils, qui semblait avoir un goût prononcé pour le grand art de la peinture. Mais les événements de juin et la maladie avaient encore dérangé ses projets et renversé ses espérances. Depuis plusieurs jours, la plus affreuse misère régnait dans sa demeure, lorsque la Providence vint, comme nous venons de le voir, faire briller un rayon de soleil dans la vie de ces infortunés. Avec l'aisance la santé revint, et avec la santé le travail, dont le produit ramena l'abondance au foyer.

Firmin avait une vocation prononcée pour tout ce qui était dessin et peinture. Aussi son père n'avait rien négligé pour lui faire donner